2667.

F.R.A.3.2132 €
Cec
Fre
2551

RAPPORT

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE,

PAR TALLIEN,

DANS LR SÉANCE DU 9 THERMIDOR, AN 3;

Sur la défaite des Émigrés à Quiberon.

RÉPRÉSENTANS DU PEUPLE,

J'accours des rives de l'Océan joindre un nouveau chant de triomphe aux hymnes triomphales qui doivent célébrer cette grande solennité.

Je te salue, époque auguste où le peuple écrasa la tyrannie décemvirale ! Heureux, trois fois heureux anniversaire où les défenseurs de la patrie ont terrassé la coalition de l'étranger et des parricides ! je te salue.

Le comité de salut public nous a ordonné de vaincre les ennemis de la République qui avoient osé souiller son territoire. Il est obéi. L'armée républicaine a vaincu celle de la contre-révolution.

THE NEWBERRY LIBRARY

Quiberon, le fort Penthièvre, et tout ce qui s'est trouvé dedans, est au pouvoir de la République.

Oui, Représentans, courbé trop long-temps sous le faix ignominieux des vaisseaux d'Albion, l'Océan français a vu ses légitimes dominateurs reprendre, sur ses bords du moins, l'attitude qui leur est naturelle, l'attitude de la victoire. Il a tressailli à l'aspect de nos braves, armés par la vengeance, guidés par l'enthousiasme de la République, poursuivant au sein des flots qui les ont rejetés sous le glaive de la loi, ce vil ramas des complices, des stipendiés de Pitt, ces exécrables auteurs de tous les désastres et de tous les forfaits contre lesquels la France lutte depuis cinq ans.

» Ils ont osé (disions-nous, en parlant des émigrés, dans une proclamation publiée à Vannes),

» Ils ont osé remettre le pied sur la terre natale, la terre natale les dévorera. » C'en est fait : l'oracle s'est accompli, la terre natale les a dévorés.

Après avoir perdu, par son ineptie, le fruit d'une descente préparée à si grand frais, annoncée avec tant de jactance, favorisée par tant d'intrigues extérieures et intérieures ; battue à Carnac, forcée d'évacuer Auray, Landevant, et tous les postes que la surprise lui avoit livrés, l'armée Anglo-chouane-émigrée ne tarda pas à se voir bloquée dans son repaire de Quiberon, par les excellentes dispositions du général Hoche. Deux fois les modernes paladins voulurent tenter la vigilance et le courage de nos troupes républicaines ; deux fois ils ont essayé de se faire jour à travers nos colonnes. La première, ils furent repoussés par notre seule avant-garde, dont l'impétuosité les sauva d'une entière défaite. La seconde, ce fut le 28 messidor, cette même avant-garde, ins-

truite par l'expérience, se réplia à l'apparition de l'ennemi : celui-ci prend cette manœuvre pour une fuite : déjà il croit inspirer la terreur qu'il a lui-même si souvent éprouvée ; il s'avance fièrement, l'arme au bras, contre nos troupes qui l'attendent dans le calme et le silence le plus profond : les deux armées ne sont plus qu'à la demi-portée du pistolet. Tout-à-coup un feu terrible de mousqueterie se déploie sur le front de notre ligne ; il est soutenu sur ses flancs par deux pièces chargées à mitraille. L'audace de l'ennemi disparoît ; elle fait place à la terreur et à la confusion : deux minutes décident sa déroute ; il est poursuivi la baïonnette dans les reins, et se rallie à grand'peine sous la protection du feu de son fort et de l'escadre anglaise qui vomit une grêle de boulets sur nos phalanges victorieuses. Quatre cents hommes de cavalerie de plus, et aucun n'eût échappé ; mais la mort des héros eût été trop douce pour des traîtres. La providence leur réservoit un châtiment dont la rigueur et l'opprobre devoient être proportionnés à leurs crimes, et qu'ils n'ont pas tardé de subir. Pour vous mettre à même de suivre avec l'intérêt qu'elle mérite l'opération décisive dont j'ai à vous entretenir, il est à propos de vous donner un léger aperçu des localités.

On arrive à Quiberon par une langue de terre sablonneuse, nommée *la falaise*, qui peut avoir une lieue dans sa plus grande largeur, et vient en s'étrécissant jusqu'à l'entrée de la presqu'île où elle n'a plus que 30 toises. Cette entrée est hermétiquement fermée par le fort Penthièvre, qu'une lâche capitulation avoit mis au pouvoir de l'ennemi. Notre camp appuyé par ses deux ailes à la mer, étoit situé sur la falaise, à une lieue et demie du fort, en avant du petit village de Sainte-Barbe ;

le gros de la flotte anglaise mouillait à sa gauche, plusieurs bâtimens occupoient sans cesse la droite, et il n'y avoit pas de jour que les chaloupes canonnières de l'ennemi ne s'avançassent jusqu'à portée de fusil du rivage.

C'eût été compromettre la dignité de nos armes que d'attaquer le repaire de ces brigands suivant les règles de l'art, c'eût été leur ménager la possibilité d'une fuite qui en eût soustrait la plus grande partie à la vengeance nationale ; et il falloit à la vengeance nationale un exemple terrible qui effrayât quiconque seroit tenté de les imiter. L'ame de mon collègue, celle du général et la mienne ne formoient à cet égard qu'un même vœu ; il étoit conforme à celui de l'armée, qui, chaque jour, demandoit à grands cris qu'on la conduisît à l'ennemi, que l'on fît une attaque de vive force.

Il fut ordonné à une colonne d'élite, commandée par l'adjudant-général Ménage, de filer par la droite, le long de la mer, jusqu'au pied du fort, de l'escalader et de s'en emparer ; une autre colonne, aux ordres du général Valteau, fut chargée d'attaquer de front ; et une troisième, conduite par les généraux Humbert et Botta, après avoir suivi par la gauche la laisse de basse-mer jusqu'au fort, fut destinée en partie à le tourner, à venir l'escalader par la gorge, et à se porter au village de Kerostin pour s'opposer aux mouvemens que pourroient faire les troupes ennemies cantonnées dans la presqu'île.

D'après ces dispositions, l'attaque devoit être exécutée dès la nuit du 1.er au 2 thermidor ; elle ne put l'être que la nuit suivante : les troupes se mettent en marche à onze heures du soir, au nombre de deux mille hommes ; un orage affreux éclatoit alors dans ces parages, la plue tomboit

à grands flots, un vent froid et impétueux la jetoit aux yeux du soldat, et lui ôtoit la faculté de se diriger. Errant sur cette vaste mer de sable sans aucun signe qui puisse guider leur marche, nos colonnes se heurtent, se rompent et se confondent, et n'offrent plus qu'un chaos qui semble impossible à débrouiller. Il falloit, pour y parvenir, toute l'activité, tout le sang-froid du général: à travers les ténèbres les plus épaisses, il reconnoît les chefs, distingue les différens corps, rectifie les erreurs, supplée par de nouveaux ordres à ceux qu'il est impossible de remplir, excite, presse, encourage, et réussit enfin à rendre chacun à son poste et à sa destination.

Le point du jour nous trouva en présence du fort Penthièvre; notre centre fut reconnu le premier, et commença l'attaque. Pendant ce temps, les colonnes latérales s'avancent en silence vers les points qui leur sont indiqués; bientôt elles sont aperçues par les chaloupes canonnières anglaises qui bordoient le rivage, et dans les eaux desquelles nos soldats étoient obligés de passer jusqu'à la ceinture. Ces intrépides soldats n'avoient de moyens de défense que dans leur courage; tout le succès de cette affaire avoit été confié à leurs baïonnettes, on n'avoit pas même amené une pièce de canon, et l'humidité avoit rendu leurs fusils des armes inutiles. Foudroyées de front par les batteries du fort, sur les flancs par les chaloupes et les frégates anglaises, les troupes s'étonnent un instant et font un mouvement rétrograde; l'instant d'après, elles sont ralliées; mais il n'étoit plus temps, l'entreprise paroissoit manquée, et la plus grande partie d'entr'elles reprenoit tristement le chemin de ses lignes. Tout à coup un bruit sourd se fait entendre: *une colonne des nôtres a pénétré, se disoient les soldats.* Je

lève les yeux vers le fort, et je n'y vois plus flotter l'étendard des rebelles, le drapeau tricolor l'avoit remplacé.

Citoyens, le fort étoit à nous. A travers les flots d'une mer mugissante, sous le feu meurtrier de la mitraille anglaise, l'intrépide *Ménage*, à la tête de ses deux cents braves, s'étoit glissé de rocher en rocher jusqu'au pied du roc de la forteresse, l'avoit gravi, et se précipitant le sabre à la main dans l'intérieur, avoit exterminé tous ceux qui avoient résisté.

Nous étions maîtres du fort, et les canonniers ennemis, composés de Toulonais rebelles et fugitifs à l'époque de la reprise de ce port, tiroient encore sur nos troupes.

Cet exploit eût suffi, sans doute, à d'autres qu'à des Français : mais pour eux et le général qui les commandoit, ce n'étoit que le premier pas dans la carrière, et ils avoient juré d'en parcourir toute l'étendue, et d'exterminer dans cette journée toute l'armée royaliste.

Deux bataillons restent pour la garde du fort ; le surplus de l'armée s'élance dans la presqu'île, sur les traces du général et des représentans du peuple. En un clin-d'œil elle a parcouru cette presqu'île d'une lieue et demie de profondeur : tous les hameaux, toutes les maisons en sont fouillés avec soin. L'ennemi débusqué par-tout, se rend ou fuit à vau-de-route. Quelques-uns des siens se rallient sur une hauteur, et font mine de résister. Un léger combat s'engage entre eux et nos tirailleurs ; mais l'aspect de deux colonnes qui vont les envelopper, éteint ce léger essor de courage ; ils fuient et se hâtent de rejoindre les compagnons de leur honte et de leur félonie.

Chassés comme un vil troupeau, ils se réunissent tous sur le rocher, au bord de la mer, à l'extrémité de la presqu'île. C'est à ce rocher que viennent se briser leur fol orgueil, leurs espérances parricides, leur audace extravagante. En vain cherchent-ils à retarder le coup qui doit les frapper ; en vain nous envoient-ils plusieurs parlementaires pour obtenir quelques conditions.

Quelle relation pouvoit exister entre nous et ces rebelles ! qu'y avoit-il de commun entre nous que la vengeance et la mort ! La charge bat à coups redoublés par ordre du général ; l'escadre angloise, au nombre de 154 voiles, tâche en vain d'en imposer à nos troupes par un feu terrible et non interrompu. Les boulets, la mitraille pleuvent sur nos colonnes ; mais rien ne peut arrêter les républicains. Sept cents grenadiers fondent avec impétuosité sur le rocher, la baïonnette en avant. Les vaincus jettent des cris de désespoir ; ils demandent à se rendre. Le général leur envoie l'ordre de mettre bas les armes, et de faire cesser le feu des Anglois. » Eh ! s'écrient-ils, ne voyez-vous pas qu'ils tirent sur nous comme sur vous « ? Cependant le général s'apperçoit qu'on profite du moment de répit qu'il a bien voulu donner, pour faire quelques embarcations. A l'instant, deux pièces de canon sont traînées sur le bord de la mer, et une vingtaine de coups à mitraille empêchent les bâtimens de revenir. Ce moment fut le terme fatal pour le châtiment de tant de crimes et de trahisons. Tout ce que l'île contenoit d'ennemis vient mettre bas les armes, et se rendre à discretion. Quel spectacle pour la France, pour l'Europe, pour le monde entier, que ces émigrés si fiers, déposant humblement les armes entre les mains de nos volontaires, les remerciant avec

des larmes de honte et de remords, de ces sentimens de générosité si communs chez les Français, et que les belles ames éprouvèrent toujours au sein de la victoire, suivant les vainqueurs, en vomissant des imprécations contre l'étranger perfide, dont les funestes secours les ont rendus tout-à-la-fois les plus coupables et les plus malheureux des hommes ! Ils disoient : » Les puissances étrangères nous ont toujours trompés ; elles nous donnent encore en ce moment, par leur lâche abandon, une preuve de leur attachement «.

Tel est, Représentans, le résultat de cette expédition véritablement étonnante, qui a fait tomber entre les mains de la République, la totalité de cette armée, prétendue si formidable, et qui avoit été vomie sur nos côtes, par le gouvernement anglois, pour opérer la contre-révolution, assassiner les patriotes, et ravager les propriétés de ceux qui étoient restés fidèles à la cause de la République.

Je tiens à la main l'un des poignards dont tous ces chevaliers étoient armés, qu'ils destinoient à percer le sein des patriotes, et dont ils n'ont pas fait usage pour eux-mêmes, parce qu'ils connoissoient le venin que cet arme recéloit. (*Le rapporteur présente ce poignard*). Il faut apprendre à toutes les nations qu'un animal en ayant été frappé, il a été vérifié que la blessure étoit empoisonnée.

Tels sont les moyens employés par cet atroce gouvernement pour perpétuer au milieu de nous les horreurs de la guerre civile la plus sanglante.

Mais toutes les combinaisons machiavéliques de Pitt sont venues échouer devant le courage imperturbable des défenseurs de la patrie.

Je dois, Citoyens, vous faire encore connoître

un des moyens employés par nos ennemis, pour parvenir à notre destruction, mais qui a accéléré la leur.

Une foule de prisonniers français gémissoit dans les prisons d'Angleterre ; chaque jour on redoubloit de dureté à leur égard ; on leur retranchoit successivement la ration de pain qui servoit à leur nourriture ; on calculoit le degré d'affoiblissement de leurs forces physiques : alors les émigrés se présentoient à eux, et leur offroient d'améliorer leur sort, s'ils vouloient s'engager dans leurs corps. Beaucoup résistèrent pendant long-temps ; mais les horreurs de la famine, les maladies contagieuses, le spectacle de leurs compagnons d'infortune périssant par milliers, en déterminèrent un grand nombre à prendre parti : mais ils ne furent pas plutôt débarqués, qu'ils se ressouvinrent qu'ils étoient Français, et dès-lors plusieurs abandonnèrent le camp ennemi, et vinrent nous rendre compte de tout ce qui s'y passoit, de ce que l'on projetoit, des forces qu'on pouvoit nous opposer. Je ne puis en ce moment vous faire connoître le nom de tous ceux qui les premiers vinrent se ranger sous nos drapeaux : mais je ne puis passer sous silence le dévouement héroïque de Nicolas Litté, Antoine Mauvage, sergens-majors au 41e. régiment, et Jacques-Philippe David, de Dieppe, qui sont venus nous donner les renseignemens les plus importans, qui ont guidé nos colonnes lors de l'attaque, et qui ont ainsi contribué d'une manière particulière au succès de cette journée. Nous avons cru entrer dans vos intentions, en récompensant sur le champ de bataille même ces braves citoyens ; ces deux sergens-majors ont été faits capitaines, et David sous-lieutenant de cavalerie. Vous ratifierez sans doute ces nominations.

Au moment et après l'attaque du fort, un grand nombre de soldats, également enrôlés de force, sont venus déposer leurs armes; nous avons pris des mesures pour nous assurer que parmi ces transfuges il ne se trouvoit pas d'émigrés.

Empressé de venir vous rendre compte de cette victoire importante, désirant sur-tout arriver pour célébrer avec vous l'anniversaire du 9 thermidor d'une manière digne du peuple et de vous, je n'ai pu apporter avec moi la liste de tous les émigrés faits prisonniers. On a remarqué principalement l'évêque de Dol et tout son clergé; presque toute la ci-devant marine royale, composant le régiment d'Hector. On a trouvé sur le champ de bataille plus de six cents épées, portant sur la garde une ancre, une mappemonde et trois fleurs-de-lis; beaucoup de ci-devant nobles Bretons. Le jeune Sombreuil, arrivé la veille avec cinq régimens d'émigrés, commandoit toute l'armée, qui étoit composée de 10,000 hommes, dont environ 1,500 émigrés, 1, 500 chouans, et 6,000 prisonniers français qu'ils avoient encadrés dans leurs corps. Nous avons trouvé des magasins immenses de farines, biscuits, rhum, fromage, 70,000 fusils, 150,000 paires de souliers, des effets d'habillement et d'équipement pour une armée de 40,000 hommes.

Le général vous fera passer les états dès qu'ils seront achevés.

Je ne vous détaillerai pas tous les actes de courage qui ont eu lieu : ils sont innombrables : mais je dois rendre une justice éclatante à la conduite du général Hoche. Hardiesse de conception, sang-froid au milieu des contrariétés de toute nature, bravoure, intrépidité, prévoyance activité et fermeté; telles sont les qualités qu'il a déployées dans

cette journée. Il a répondu d'une manière victorieuse à ses détracteurs, et justifié la confiance du gouvernement.

La conduite des généraux Humbert, Valteau, le Moine, et de l'adjudant-général Ménage, mérite les plus grands éloges.

La légion Nantaise et les grenadiers du 32.me régiment, se sont conduits de la manière la plus distinguée lors de l'attaque du fort.

Dans cette journée mémorable, nous n'avons pas à regretter plus de 20 défenseurs de la Patrie. Le nombre des blessés est d'environ 60. Parmi ces derniers se trouve le général de brigade Botta, excellent officier, qui, à la tête de sa colonne, a eu le pied emporté par un biscayen. Son état étoit très-inquiétant au moment de mon départ.

Il est une circonstance précieuse que je ne dois pas taire; c'est la générosité, l'humanité avec laquelle se sont conduits les soldats. Hors du combat il n'a pas péri un seul ennemi, il n'en a même été insulté aucun. J'en ai vu plusieurs conduire les émigrés malades ou blessés, les traiter avec humanité, et leur prodiguer les soins qu'exigeoit leur état. « Représentans, nous disoient ces braves gens, nous ne sommes pas des assasins, nous nous défendons contre celui qui est armé, mais nous protégeons le criminel sans défense. Il existe des lois contre les traîtres, nous demandons qu'elles soient exécutées ». Nous leur avons promis que justice seroit faite par la commission militaire: elle est actuellement en activité et s'occupe de l'application de la loi.

Tel est le rapport que j'avois à vous présenter. Pressé par le temps, je n'ai pu apporter à sa rédaction toute l'attention que l'importance du

sujet méritoit ; mais je n'ai oublié aucun fait important.

C'est à nous, chers collégues, à profiter de cette victoire qui doit accélérer la paix de l'Europe. Les émigrés armés sont détruits ; mais leurs partisans comptent encore sur nos divisions, ils espèrent voir encore les Français s'entr'égorger. Déjouons tous leurs projets criminels par notre fermeté ; mettons à combattre le terrorisme, de quelque nature qu'il soit, le même courage que déploient chaque jour nos armées pour détruire leurs cohortes infâmes. Rappellons-nous à chaque instant que nous sommes la Convention nationale du 9 thermidor, et que le sort de la République est entre nos mains.

Déjà la nouvelle de cette victoire répandue dans les départemens de l'Ouest, a produit d'heureux effets ; beaucoup de chouans viennent remettre leurs armes, et je puis assurer à la Convention qu'en adoptant quelques mesures fermes, mais sages, il est possible de préparer l'époque prochaine du retour dans le sein de la patrie, d'un grand nombre de ses enfans égarés. J'ai recueilli à Quiberon beaucoup de papiers ; plusieurs sont importans. On y voit quelles sont les espérances de nos ennemis ; on lit dans une de ces lettres écrites de Londres : *les chouans pourroient bien se laisser tenter par le modérantisme. Je suis bien fâché que les jacobins se soient laissés abattre aussi promptment à Paris, mais nous avons encore d'autres cordes à notre arc.*

Nous avons cru seconder vos intentions paternelles, en faisant sur-le-champ mettre en liberté toutes les femmes et enfans des chouans ; nous rendons ainsi plus de 3000 bras à l'agriculture qui, dans ces contrées, en a un pressant besoin.

Au quartier général de l'armée des côtes de Brest, à Vannes, le 4 Thermidor, l'an 3 de la République, une et indivisible.

Le général en chef aux citoyens composant le comité de Salut public.

Représentans, l'armée de la contre-révolution, renfermée dans la presqu'île de Quiberon, a été contrainte hier de déposer ses armes, après l'enlévement de vive force du fort Penthièvre et du camp retranché qu'il défend. Les différentes attaques, marches et manœuvres ont été faites sous les yeux des représentans du peuple Tallien et Blad. Ces citoyens n'ont pas quitté la tête des colonnes; ils vous donneront les principaux détails de l'affaire.

Signé L. Hoche.

Relation de l'affaire du 3 Thermidor, 3.e année républicaine.

Hier, 3 thermidor, deux heures du matin, le fort Penthièvre, le camp retranché de la presqu'île de Quiberon ont été attaqués par trois mille hommes de troupes du camp de Sainte-Barbe, qui, après une heure de combat, s'en sont emparés de vive force sous le feu des chaloupes canonnières angloises. Les attaques ont été dirigées par les généraux Humbert; Valteau, Botta (cet excellent officier a eu le pied gauche emporté par un biscayen), et l'adjudant-général Ménage; celui-ci, avec moins de trois cents hommes, bravant le feu du fort, celui des chaloupes canonnières, et les flots de la mer qui montoit et étoit très-mauvaise dans ce moment, à

gravi les rochers de la pointe de l'Ouest et a facilité l'attaque de front du général Valteau. Bientôt nos troupes ont été à la poursuite de l'ennemi, et la présence de 2,000 hommes dans la presqu'île a fait mettre bas les armes aux régimens d'Herville et d'Hector. Cinq régimens débarqués le premier thermidor (Damas, Behon, Rohan, Salm, formant la division du comte Charles de Sombreuil], Royal-émigrant, et les chouans, ont fait mine de vouloir se défendre en se retirant du côté du port où ils devoient se rembarquer ; les têtes des colonnes ont été dirigées sur ces rebelles, et 700 grenadiers les tenant en échec, les ont contraints d'imiter leurs camarades, ce qu'ils firent, n'ayant d'autre espoir que d'être jetés à la mer ou passés au fil de la baïonnette. Déjà les embarcations rejetoient quelques chefs à bord, une vingtaine de coups de canon à mitraille les empêchèrent de revenir ; et là, sur un rocher en présence de l'escadre anglaise qui tiroit sur eux et sur nous, furent pris l'état-major, à la tête duquel étoit Sombreuil, les chefs de corps, officiers d'artillerie, du génie.

Nos troupes étoient sur pied depuis dix heures du soir par le temps le plus horrible ; elles firent halte en ce moment seulement [six heures du matin] ; tous les prisonniers, dont aucun même ne fut insulté, furent conduits au fort, et de là transférés à Auray ; les femmes chouanes et leurs malheureux enfans furent mis en liberté : je ne puis vous dire au juste ce qui s'est trouvé dans Quiberon ; on m'a parlé de 70,000 fusils, 150,000 paires de souliers, des magasins immenses de vivres, munitions, d'effets d'habillement et d'équipement.

Le voilà donc, M. Pitt, le résultat de trois années de travaux ! Quels sentimens pensez-vous inspirer à ceux que vos nombreux armemens ne

pourront sauver de la vengeance nationale? ils vous abhorrent, vous les avez indignement sacrifiés : envoyez-nous d'autres victimes, elles apprendront à connoître votre politique, lorsqu'elles seront sur notre sol. Vous n'ignorez-pas, monsieur, qu'il n'est jamais envahi impunément; mais ces malheureux sont nés en France, et conséquemment, ils sont ainsi que nous l'objet de votre haine : demandez à M. de Puizay qui s'est rembarqué au premier coup de fusil, s'il est aussi aisé de vaincre les républicains sur leur territoire, que dans votre cabinet. M. Pitt, il est un dieu vengeur, vos forfaits seront punis.

Signé LAZARE HOCHE.

LOI qui ordonne l'impression du Rapport ci-dessus.

Du 9 Thermidor.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu le rapport de son comité de salut public, DÉCRÈTE :

L'armée des côtes de Brest ne cesse de bien mériter de la patrie.

La conduite de l'adjudant-général *Ménage*, des citoyens *Litté*, *Mauvage*, sergens-majors au 41.e régiment, et Jacques-Philippe *David*, sera mentionnée honorablement au procès-verbal, et expédition en sera envoyée à ces citoyens.

Les nominations faites par les représentans du peuple *Tallien* et *Blad*, de *Litté* et *Mauvage* au grade de capitaine, celle de *David* au grade de sous-lieutenant de cavalerie, sont ratifiées.

Le rapport fait par *Tallien*, au nom du comité

de salut public, ainsi que le présent décret, seront imprimés et envoyés aux armées et aux départemens.

Visé par le représentant du peuple, inspecteur aux procès-verbaux. Signé ENJUBAULT.

Collationné à l'original, par nous président et secrétaires de la Convention nationale. A Paris, le 10 Thermidor, an troisième de la République française, une et indivisible. *Signé* BRÉARD, *ex-président:* J. T. L. LEMOINE (du Calvados). LE CLERC, *secrétaires.*

Certifié conforme;

Les membres de l'Agence de l'envoi des Lois,

CHAUBE, DUMONT.

Certifié conforme à l'exemplaire envoyé, par l'Agence de l'envoi des Lois, aux administrateurs du district de

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de G. IZAR et A. RICARD, Imprimeurs des Corps administratifs, place d'Encivade, n°. 208.

III.e année Républicaine.